

Michel Moskovtchenko par Christine Durif-Bruckert, 2016

Michel Moskovtchenko s'installe en 1960 dans le Luberon, au pied du village de Roussillon.

Dans cette retraite solitaire il travaille le dessin à l'encre de chine puis la gravure à l'eau-forte

En 1966, il réalise les premières planches 50x 65 cm sur cuivre de l'album du Luberon

Dans les années 70, les paysages qui l'entourent imprègnent ses productions, dessins et lithogravures.

C'est alors le chant de la guarrigue, des falaises, des matières rocheuses, caillasses, rocailles et cailloux qui dans l'alignement sensible de ses murs écrivent les montagnes, produisent de longs récits sur la nature. Dans l'écorce de ses arbres blessés, puissants ou tortueux, s'entremêlent quelquefois jusqu'à la grimace l'humain et le végétal.

Ces matières gravées parcourent la Provence, disent ses douceurs, ses aridités, racontent plus particulièrement les caractères du Lubéron (carrières de Lacoste, 1978). Plus encore, elles rendent accessibles ses intériorités les plus méconnues, les plus anodines en apparence. Comme l'écrit Jean-Jacques Lerrant « Rien n'est détail puisque tout est détail : la masse flamboyante du ciel, les nervures de la montagne et le visage du caillou. Sur les chantiers de chèvre de l'espace dessiné par Moskovtchenko, l'oeil a les libertés du pâtre, du silène, du vagabond » (Le progrès 1966)

Dans les années 90, apparaissent une foule de sculptures. Un cortège infini de femmes. Elles sont puissantes, vulnérables, abandonnées, quelquefois en action. Elles sont d'ici ou relèvent d'un tout autre trait de l'humain. Elles marchent en foule, toutes intimement soudées à la vibration de la terre. Ainsi, des corps de bronze généreux, boursoufflés de fessiers et de ventres charnus offrent leurs chairs glorieuses, alors que des silhouettes plus douloureuses se sont laissées défigurer au gré des lignes de destruction des métaux, des destins de leur fusion. Il y a encore ces silhouettes malléables de personnages en cires, naissants de matières informes, dont l'artiste a su révéler la charge primitive, et qui contrastent avec celles qui s'érigent comme des légendes antiques et s'inscrivent au règne des déesses et vénus.

« Ravins érotiques » publié en 2001 (25 gravures, 9 textes catalogue URDLA, 30 exemplaires) est née de rencontres entre le peintre et les écrivains et poètes : Jean-Paul Clébert, Robert Droguet, Christine Durif-Bruckert, Colette Fizanne, Amadou Hampate Ba, Jean-Jacques Lerrant, Thim et Gabriela Meier-Faust, Catherine de Saint Phalle, Myriam Szejer.

Ce grand livre est une lumière sur cet ensemble de contrastes et de fusion, une sorte de répertoire libidinal mythique des œuvres de Moskovtchenko. Il y inventorie « les vulves buissonnières » comme l'écrit Jean Jacques Lerrant. Pas un arbre, pas une roche qui ne recèlent une invite démesurée, aride ou moussue, à mettre l'imagination au délire ».

Michel Moskovtchenko

Christine Durif-Bruckert, 2016